

l'enfant et la culture

par Philippe Ariès
Conférences de la Joie par les livres
cycle 1976-1977

Je ne suis pas un historien de l'enfance, ni même un historien de la famille ; je m'y suis intéressé dans la mesure où la famille représentait pour moi une zone intermédiaire entre la nature et la culture. Ce qui me passionne, c'est l'étude de cette contrée où l'on n'est pas encore dans l'histoire mais pas tout à fait dans la biologie. C'est pourquoi d'ailleurs ce n'est pas seulement le sentiment de la vie avec tout ce qui l'explique : l'enfant, la famille, la contraception, la démographie, etc., qui m'ont intéressé pendant toute une moitié de ma vie professionnelle, mais aussi le sentiment devant la mort, qui d'ailleurs me retient le plus aujourd'hui*.

Donc, revenons à nos enfants et commençons par une sorte d'esquisse de la manière dont je vois l'évolution, en débordant le cadre chronologique de mon livre sur *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime***.

Transmission de la culture

Ce qui caractérise nos civilisations traditionnelles et les oppose aux autres civilisations des ethnologues, c'est qu'elles n'ont pas été exclusivement des civilisations de l'oral, elles n'ont pas été, comme nous le devenons aujourd'hui dans notre société industrielle et surtout post-industrielle, des cultures où domine exclusivement l'écrit, mais un mélange de ces deux types de transmission et de culture. Dans les sociétés traditionnelles, qui n'ignoraient pas l'écriture mais où l'oralité l'emportait, il n'y a pas de doute que l'on trouve une

organisation de la société où la classe d'âge occupe une place importante et joue un rôle essentiel. La communauté — une petite société — n'est pas divisée en familles, mais en classes d'âges, chacune jouant un rôle dans l'économie de la société toute entière : les enfants, la jeunesse (c'est-à-dire les célibataires), les adultes mariés, les vieillards. Ce qui me frappe, et c'est un des points sensibles de la problématique actuelle, c'est que dans nos sociétés occidentales à partir du moyen âge, cette conception de la société, sans complètement disparaître, va être recouverte par un autre type de société où la transmission se fera par d'autres moyens. On peut rapprocher la conception de l'enfance de la manière dont une société transmet sa culture.

Dans les sociétés à classes d'âges, la transmission se faisait à l'intérieur même de ces classes, c'est-à-dire que chaque classe d'âge, mettons la jeunesse, avait plusieurs fonctions, principalement l'organisation des fêtes, et aussi la police sexuelle de la communauté, qui étaient vraiment des fonctions importantes, sans lesquelles la communauté ne pouvait pas survivre selon ses règles, selon ses programmes, si je puis dire. Le jeune apprenait en somme son rôle de jeune, dans la mesure où il participait à l'organisation de la jeunesse.

Dans ce type de société l'enfant existe (il a d'ailleurs des relations avec l'autre monde, le surnaturel), il est un des acteurs principaux de certaines fêtes folkloriques, par exemple le Jour des Rois. L'enfant a un rôle d'enfant, comme le jeune homme a un rôle de jeune homme. Mais c'est un rôle spécifique, d'importance comparable à celui des adultes et des vieillards. Ce n'est pas un personnage mineur.

* Voir *L'homme devant la mort*, Editions du Seuil, 1977.

** Ed. du Seuil, 1973. Edition abrégée, même éditeur, coll. Points, 1975.

Dans la société, à partir du moyen âge, où l'écriture prend plus de place, où il y a une sorte d'équilibre entre l'oralité et l'écriture, j'ai l'impression — et c'est ce que j'ai voulu montrer dans mon livre — que l'enfant et l'adolescent ont tendance à disparaître. (J'ai probablement exagéré cette figure parce que je ne me suis peut-être pas assez attaché au petit enfant, jusqu'à six-sept ans.) Il y a une raison à cela, c'est que cet enfant n'a pas posé beaucoup de problèmes avant l'intervention de la psychanalyse. Il vivait dans une sorte d'osmose, comme nous le voyons dans beaucoup de sociétés africaines aujourd'hui, avec une certaine catégorie d'adultes — des femmes — qui n'étaient pas toujours la mère. L'enfant n'appartenait pas seulement à la famille conjugale, pas seulement à sa mère, mais à un milieu plus étendu qui pouvait inclure la nourrice, la tante, la voisine, les serviteurs, un monde relativement complexe où la mère n'accaparait pas toutes les relations avec lui. Dès cet âge-là le tout petit était mélangé avec les adultes. On le portait sur le dos, comme nous le voyons aujourd'hui à Madagascar, en Afrique. Il était sevré très tard — à deux ans — et à partir du moment où il pouvait se débrouiller tout seul, où il pouvait marcher, manger, vers sept ans, il passait presque immédiatement et sans transition dans la société des adultes. Voilà, je crois, le point important de ma démonstration.

L'apprentissage

Il en était ainsi dans tous les milieux : milieux populaires ou milieux des classes supérieures. Cette exportation rapide de l'enfant hors du petit monde des femmes, de celles qui l'allaitaient en particulier, vers une société presque étrangère d'adultes, s'explique par la nature de la transmission dans ce type de société : la transmission se faisait par la communauté de travail. Non seulement l'enfant apprenait un métier, mais il apprenait à vivre, et cela par la pratique quotidienne, dans un milieu qui n'était pas celui de sa petite enfance, dans une famille qui n'était pas la sienne, par ce que nous appellerons, en élargissant le terme, l'apprentissage. Tout

petit garçon, toute petite fille était un apprenti, que ce soit pour apprendre un métier chez un artisan, que ce soit chez un seigneur comme petit page pour apprendre la chasse et la guerre, ou que ce soit chez un prêtre, un évêque ou un chanoine pour apprendre les choses d'Eglise, étant entendu que dans ce cas particulier des choses d'Eglise, il fallait passer par une autre étape héritée de l'Antiquité et qui était l'école. Mais un futur clerc allait à l'école comme on prépare un C.A.P., et non avec l'arrière-pensée de culture que nous entendons aujourd'hui ; il s'agissait d'apprendre le latin, et beaucoup de clercs n'y allaient pas.

C'était donc une société sans école, sauf pour les clercs, où l'enfant et le jeune homme, vaguement confondus, n'étaient jamais saisis en dehors d'une société d'adultes, de jeunes adultes. Ce modèle, tel que je viens de l'esquisser, a été en général admis parce qu'il correspondait à certaines découvertes de la démographie contemporaine. On sait très bien qu'il existait une relative indifférence à l'égard de l'enfant. Les enfants mouraient énormément. On peut toujours expliquer cette indifférence comme une conséquence d'une mortalité infantine très développée et une sorte de défense de la sensibilité contre cette mortalité. C'est la même chose d'ailleurs, en inversant les termes de l'équation : les enfants mouraient parce qu'on ne s'occupait pas d'eux. Il y avait donc une indifférence à l'égard d'enfants qu'on faisait en grande quantité. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y avait pas ce que j'ai appelé dans mon livre le « mignotage », et qui apparaît dans toutes les classes sociales, chez des peintres qui se sont amusés à représenter des milieux de gueux, des milieux plus que populaires, comme chez les peintres de la bourgeoisie. On jouait avec les tout petits enfants comme avec de petits animaux. Il est assez amusant que le mot anglais « pets » signifie exactement la même chose.

Mais à partir du moment où l'enfant devenait pubère, cet amusement avec lui cessait, d'autant plus d'ailleurs qu'il comportait certains aspects sexuels. On s'amusait avec son sexe, avec sa sexualité, et tout cela s'arrêtait avec la puberté.

Cette situation va changer, peut-être plus tôt que je ne l'ai dit dans mon livre, au moins dans certains milieux, et en particulier en Angleterre. Il semble qu'il y ait une corrélation entre le sentiment de l'enfance, cette manière de considérer l'enfance à part, et une certaine forme de culture écrite. Car tout ce que je viens de vous dire sur la disparition de l'enfant dans nos sociétés médiévales du haut moyen âge, je ne pourrais pas le soutenir pour les sociétés antiques, gréco-romaines par exemple. C'était des sociétés où la transmission par l'école avait une importance énorme. On y relève beaucoup de traces de l'enfance, dans l'art, et dans l'iconographie et l'épigraphie funéraire. Une ville comme Rome est pleine d'inscriptions des III^e, IV^e siècles, où des parents disent leur tristesse de devoir élever ce monument pour tel enfant mort — on le dit très exactement — à six mois, trois semaines et deux jours. Une relation certaine apparaît entre le développement de l'écriture et d'une civilisation de caractère écrit et l'importance que l'on donne à l'enfant...

Voici un exemple assez curieux de ce que je veux dire. Le haut moyen âge est une époque où l'enfant est effacé, peu ou mal représenté — on le représente comme un petit adulte, probablement sa mortalité était-elle très élevée, peut-être l'exposait-on encore ? Enfin, à cette époque de grande négligence à l'égard de l'enfant, la règle de saint Benoît consacre tout un paragraphe aux petits novices confiés souvent aux monastères dès l'âge de six-sept ans et jusqu'à la mort : des conseils sont donnés sur le comportement à l'égard de ces futurs moines, qui témoignent d'une attention, d'une tendresse, absolument anachroniques



Dessin de Claude Lapointe pour la Guerre des boutons, de Pergaud, Ed. Gallimard.

pour l'époque. Ce n'est pas la première fois que l'on reconnaît, dans ces milieux très clos de clercs ou de moines, une sorte d'annonce d'une époque postérieure, parce que ces moines étaient des hommes du livre, des hommes d'une civilisation écrite.

L'école

Il y a donc là un premier grand changement que je voudrais souligner. Ceux que nous observons ensuite à l'époque contemporaine n'en sont probablement que des prolongements. C'est la substitution lente, difficile, avec des retours en arrière, de l'école à l'apprentissage. C'est à mon avis le changement essentiel d'où est né le monde moderne. L'école n'avait jamais cessé d'exister, mais comme une école technique, une école où on enseignait à une certaine catégorie — les clercs — une langue savante qui n'était pas parlée par tout le monde, le latin, et on leur apprenait à écrire, avec un certain nombre d'autres techniques indispensables pour ce que j'appellerai leur profession. C'était très peu de chose dans la société.

Mais au second moyen âge, à partir du XIV^e siècle, cette école n'est plus seulement celle des clercs ; pour des quantités de raisons d'importance capitale pour l'histoire politique et socio-économique, on a pris l'habitude de faire passer par l'école des catégories sociales de plus en plus étendues et non plus seulement quelques apprentis chanoines ou évêques. Ceci s'est fait très lentement, avec beaucoup de difficultés, et il ne faut pas s'imaginer que tout d'un coup le fait de passer par l'école a déterminé une certaine catégorie sociale qui est l'enfant ou le jeune homme d'aujourd'hui. Ce qui est intéressant dans cette sorte de modèle intermédiaire — entre le modèle médiéval et le nôtre — c'est qu'il y a une école déjà moderne et que pourtant dans cette école il y a des traits archaïques. L'idée par exemple de mettre ensemble dans une classe les enfants d'un même âge n'était pas du tout pensable. En somme ce qu'a été l'école primaire, avec la classe unique, et la répétition individuelle ou en petits groupes par un moniteur, a été le modèle de l'école, même supérieure, pendant très longtemps.

Donc il a fallu du temps pour que l'école devienne un instrument de création de l'enfant d'abord et de l'adolescent ensuite. Il a fallu que les familles s'intéressent à la fois à leurs enfants et à l'école, et considèrent l'école comme ce qu'elle n'était pas auparavant : un moyen d'éducation. C'est la grande transformation de la Réforme ou de la Contre-Réforme, c'est-à-dire des grands systèmes d'éducation qui se sont faits aux xv^e-xvi^e siècles, en Angleterre avec Oxford ou Cambridge et les premières Public Schools, en France avec les Jésuites, par exemple, ou les Oratoriens. L'école est devenue alors ce qu'elle a été jusqu'à nos jours : le lieu d'une quarantaine, un moyen de retirer l'enfant à ce qui avait été son ancien milieu, c'est-à-dire la société globale ; le mélange avec les adultes est considéré comme une promiscuité intolérable, pleine de tentations, de mauvais enseignements, de mauvaises influences sur les mœurs. Il faut en retirer l'enfant et l'enfermer, quasiment, dans un milieu qui lui soit exclusivement destiné. Ceci s'est fait peu à peu, le véritable pensionnat n'ayant triomphé dans les mœurs qu'à la fin du xviii^e siècle et au début du xix^e : ce petit étudiant, ou ce grand écolier, comme on préfère, était pensionnaire dans un établissement de la ville.

C'est à cette époque-là que naît lentement l'enfant du xix^e siècle, que l'on va mettre à part de la société et que les adultes vont modeler à leur guise. Un tel comportement implique un changement profond d'attitude devant les enfants. Ils ne sont plus seulement ces petits êtres qui naissent, mettons une fois tous les deux ans — on ne peut rien contre ce pullulement, d'ailleurs équilibré par une mortalité acceptée sans trop de détresse — et il est extrêmement intéressant de constater cette évolution en même temps que se développe ce que j'appellerai la « scolarisation ».

On observe en effet, dans la seconde moitié du xviii^e siècle, une diminution notable de la mortalité infantile. Or elle n'est explicable par aucune raison de caractère médical ni même d'hygiène publique. C'est tout simplement que les



Les petites filles modèles, de Mme de Ségur.

parents ou les gens qui étaient chargés des enfants ont commencé à faire un peu plus attention à eux. Ils les ont empêchés de se noyer dans la bassine, de tomber dans le feu, ou dans le puits, accidents jusqu'alors si fréquents qu'on peut se demander s'ils étaient toujours dus au hasard. On relève une indication très intéressante, à cet égard, dans les instructions que donnaient les évêques du xvii^e siècle. Ces derniers, en pays catholique, comme un certain nombre de pasteurs en pays protestant, ont eu une grande influence sur ce que nous pouvons appeler la modernisation des mœurs. Or ces évêques insistent avec âpreté pour défendre aux parents de laisser coucher dans leur lit de tout petits enfants ; non que la question sexuelle se posât à cet âge ! mais très fréquemment l'enfant périssait étouffé dans le lit de ses parents, étouffé involontairement, ou non... L'insistance des évêques est tout à fait significative. Il y a donc eu à cette époque au xviii^e siècle, d'une manière globale, et probablement auparavant au xvii^e siècle dans certains milieux, une attention particulière donnée aux enfants.

L'enfance selon Lloyd de Mause ou l'enfant brimé

Mais cette attention est aujourd'hui mal comprise et ceci m'amène à faire une petite digression. Dans tout ce que je viens de vous dire, vous constaterez que je fais comme si le sentiment de l'enfance n'était pas inné dans la nature ; il est, à mon avis, dans une large mesure, une création de l'Histoire, de la société, mais ce n'est pas du tout l'avis des sciences humaines

en général, de la psychologie et de la psychanalyse en particulier. Cette attitude de l'historien que je suis, en face d'un phénomène comme celui de l'enfance, rencontre aujourd'hui les réticences de milieux de sciences humaines et plus particulièrement de psychanalyse, qui reviennent indirectement à la vieille notion classique de nature permanente de l'homme — notion contre laquelle les historiens des mentalités s'étaient gendarmés. C'est extrêmement net en ce qui concerne la psychologie de l'enfance. Mais cette nature a alors été contrariée par l'Histoire.

Un psychanalyste amateur américain, Lloyd de Mause, businessman qui a gagné beaucoup d'argent et le consacre à faire de l'histoire psychanalytique, a écrit un livre, *History of childhood*, subventionnée une revue, *Quarterly of childhood* ; et le prochain livre qu'il annonce est l'histoire de l'éducation de son fils, le principe étant d'ailleurs que cet enfant sait beaucoup mieux que lui ce qui lui convient ; enfin, c'est une sorte de permissivité absolue. Vous trouverez un résumé de ses idées dans un article de la revue *Psychologie*, en 1975.

Selon lui, l'histoire de l'enfance est bien simple, c'est, depuis l'origine, une succession de sévices affreux. L'enfant est torturé par l'adulte, il est même l'objet de brimades sexuelles. Au XVIII^e siècle, à l'époque des Lumières, on a eu un petit espoir de changement, mais le XIX^e siècle est retombé dans un sado-masochisme épouvantable dont la comtesse de Ségur, en particulier, donne l'exemple. Enfin Freud est venu. Et il a fallu attendre la génération de Lloyd de Mause pour que ce pauvre petit enfant commence à respirer un peu. Ce que je vous dis est à peine une caricature. Il y a d'ailleurs beaucoup de choses intéressantes dans l'œuvre de Lloyd Mause. Le plus intéressant, ce sont les raisons pour lesquelles il a pris cette position. L'une d'entre elles est que la nature de l'enfant et les lois psychanalytiques sont, comme les lois de la pesanteur, immuables depuis l'origine de l'humanité, parce qu'aussi peu mobiles que les lois physiques. Je m'empresse de dire que beaucoup de psychanalystes

n'acceptent pas cette attitude et ont avec l'histoire des relations infiniment plus subtiles. Malgré tout, même chez ceux-là, on trouve cette idée qu'il y a une « nature de l'enfant ». L'un des psychanalystes qui pourrait le mieux répondre à Lloyd de Mause est Erikson, qui a démontré que l'homme se continue après l'enfant ; il n'est pas entièrement formé à partir du moment où il est un enfant.

Cette idée, caricaturale chez Lloyd de Mause, on la retrouve beaucoup plus souterraine chez beaucoup d'ethnologues, sociologues, psychologues de la jeune génération. En somme c'est un retour à l'unité de la nature elle-même.

« Libération » de l'enfant ?

Je reviens à ce que je venais de dire avant d'ouvrir ma parenthèse, à ce nouveau type de relations avec l'enfant qui le mettait à part dans l'éducation. Cette éducation était un dressage, on avait la punition facile. Il est certain que c'est ce modèle de la fin du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle, qui a servi de repoussoir aux historiens psychanalystes. A l'époque de la jeunesse de David Copperfield, de Jules Vallès, de Poil de carotte, la pression morale — qui se substitue, mais pas toujours, à la punition corporelle, s'alourdit. Il est d'ailleurs amusant de noter que c'est aussi l'époque du grand développement de la littérature pour les enfants.

Mais il y a eu en même temps, dès la fin du XVIII^e siècle, une autre attitude vis-à-vis de l'enfant — appelons-la l'attitude rousseauiste — qui s'opposait à cet enfermement des enfants et prêchait en faveur d'une libération. L'enfant était toujours retiré de la promiscuité des adultes selon l'ancienne formule immémoriale, et d'autre part, il n'était plus soumis à la brimade des adultes éducateurs. Si vous faites une histoire des idées sur l'éducation et des idées sur l'enfant, vos chapitres seront remplis de cas de ce genre, d'études de livres ou même d'essais pédagogiques dans ce sens. Mais dans la pratique de l'éducation, la manière dont nos ancêtres ont été élevés au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, ce libéralisme comptait à peine. Si bien qu'on a cherché alors et trouvé des

moyens extra-scolaires de rétablir avec la nature le contact de l'enfant enfermé ; ainsi est né le scoutisme. Je me demande parfois si la littérature pour les enfants ne s'explique pas par une sorte de mélange mal défini de ces deux sources, l'une idéologique, mettons la source rousseauiste, et l'autre qui est la praxis, la bonne éducation, « qui aime bien châtie bien », etc., enfin tout ce qui est aujourd'hui un repoussoir pour les éducateurs contemporains.

Voilà le milieu où est né et où s'est développé l'enfant, étant entendu d'ailleurs que *son temps d'enfance était prolongé autant qu'on le pouvait*. Pendant tout le XIX^e siècle il y a eu non seulement une culture de l'enfant, mais une tendance à infantiliser le jeune homme. Dans les familles du XIX^e et du début du XX^e siècle, il fallait conserver « l'enfant enfant » le plus longtemps possible, avant de le lancer dans cette société menaçante où il risquait beaucoup.



Christophe : L'idée fixe du savant Cosinus.

Il est évident que toute la société contemporaine, à mon avis, a été fondée sur et par cette importance donnée à l'enfant, particulièrement ses traits démographiques. A partir du moment où il importa de le modeler à la perfection pour en faire quelqu'un de remarquable, l'enfant est devenu l'investissement essentiel, dans tous les milieux sociaux. On faisait de son fils ce qu'on n'avait pu faire soi-même ; de son fils d'abord, de la fille beaucoup moins. A ce moment-là il était absolument inévitable qu'on fasse moins d'enfants. Le malthusianisme démographique et le développement des techniques contraceptives, qui commencent dans les bourgeoisies

européennes et surtout française, dès la fin du XVIII^e siècle, et qui s'étend par contagion dans toutes les classes sociales tout au long du XIX^e siècle, sont liés à la scolarisation, c'est-à-dire au développement et à l'extension d'un modèle de famille et d'enfant. Aujourd'hui il y a une sorte d'intolérance à ce modèle du XVIII^e et du XIX^e siècle, à ce qu'on croit la « famille immémoriale » et qui est la famille du XIX^e siècle.

Je voudrais terminer sur un trait qui me paraît très nouveau et assez difficilement explicable dans le fil de l'évolution que je viens de tracer.

Dans tout ce que je vous ai dit, l'enfant ou le jeune homme était mis à l'écart de la société et fixé dans un état d'enfance par les adultes et plus particulièrement par les éducateurs et les parents. Mais il y avait, cela est sûr, de la part des enfants eux-mêmes, une sorte de résistance qui compensait cet enfermement. Au fond ils cherchaient à s'évader et y réussissaient. Comment y réussissaient-ils ? C'était là un des aspects de la croissance. Ils retrouvaient tout naturellement, par une sorte de transmission très ancienne, le désir de connaître des aînés et de participer à une vie autre que la leur. Dans mon enfance et ma jeunesse, tout élève d'une petite classe n'avait qu'une envie, c'était de sortir le jeudi avec un camarade de la classe supérieure, lequel le renvoyait ou finissait par l'accepter s'il y trouvait quelque intérêt. Les éducateurs s'opposaient, pour toutes sortes de raisons que vous devinez, à cette promiscuité des plus jeunes avec les plus grands.

Le phénomène le plus saisissant de la dernière génération, c'est que cette tendance des plus jeunes à sortir de leur jeunesse pour fréquenter les plus âgés n'existe plus, et que c'est le contraire. Il y a une sorte de reconstitution actuelle de la classe d'âge comme classe fermée. Si bien que notre époque n'est plus seulement celle des jeunes mais celle des « vieux-jeunes » qui veulent toujours rester des jeunes. C'est un phénomène très curieux dont je me demande quelles peuvent être les conséquences sur les jeux, les orientations et les habitudes de lecture.

A la suite de cet exposé, Philippe Ariès a répondu aux questions posées dans la salle.

Comment peut-on parler de mise à l'écart de l'enfant au XIX^e siècle quand on sait que beaucoup d'enfants des classes populaires travaillaient très jeunes en usine ?

Le travail des enfants

L'enfant exploité

Je regrette de ne pas m'être expliqué sur ce point. Le travail en usine dans la première moitié du XIX^e siècle est un phénomène ancien mais qui a pris des caractères nouveaux. Il est ancien dans la mesure où il continue la cellule de travail de l'artisan de l'Ancien Régime, où l'enfant, comme la femme, avait sa place dans le travail. Je vous disais tout à l'heure qu'un enfant, à partir d'environ sept ou huit ans, était exporté de sa famille et entrainé dans un milieu de travail d'adultes. C'était normal alors, mais ce qui a changé, c'est évidemment les conditions de travail. Elles avaient déjà changé à la fin du XVIII^e siècle dans le travail à la maison ; par suite de l'installation de méthodes capitalistes de travail et de profit, l'artisan dans sa maison, où travaillaient sa femme et ses enfants, constituait non plus un artisanat de type ancien, mais une petite cellule économique de type capitaliste. Beaucoup d'auteurs pensent qu'il y a eu une relative amélioration des conditions de travail dans la grande industrie, si dures qu'elles nous paraissent, mais le petit atelier de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle était devenu quelque chose de terrible. Il y a eu transfert de ces méthodes de travail dans ce qu'on peut appeler déjà la grande industrie, en particulier dans le textile, et même dans les mines, où vous savez que les enfants avaient certaines fonctions. Le travail de l'enfant rapportait à la famille, et dans ces familles-là, il n'y avait pas de malthusianisme : on cherchait à avoir beaucoup d'enfants et à éviter qu'ils ne se marient trop tôt et ne portent ailleurs le profit de leur activité.

L'évolution que je vous ai montrée est une évolution générale, et le cas que vous

m'objectez est un cas particulier, je dirai même que c'est un cas archaïsant, c'est-à-dire que la société industrielle, dans ses débuts, a réactivé des types archaïques de mœurs. Les premières villes industrielles d'Angleterre ont été des villes très fécondes, fécondité légitime et fécondité illégitime. Très schématiquement, les choses se sont passées à peu près ainsi : il existait un modèle familial de type ancien, et on observe au XVIII^e siècle la naissance d'un modèle familial de type nouveau fondé essentiellement sur l'importance donnée à l'enfant et la contraception. Du point de vue démographique, on peut très bien les distinguer par le nombre d'enfants par ménage. Ce qui est curieux, c'est que le début de l'industrialisation n'a pas développé tout de suite, et surtout dans les milieux populaires, laborieux, le type moderne, mais il a réactivé le type ancien, dans des conditions qui n'étaient plus du tout les conditions anciennes, et il est devenu souvent un concubinage instable et très fécond.

Ne peut-on dire que la mentalité, vis-à-vis de l'enfant, a complètement changé du fait qu'au moment où a commencé de façon systématique le travail des enfants en usine au XIX^e siècle, il a été ressenti comme un scandale ?

Il a été ressenti comme un scandale et cependant on a mis beaucoup de temps à le faire disparaître, parce qu'il y avait des intérêts en jeu et qu'on n'aimait pas voir l'Etat s'en mêler, au nom du libéralisme économique. Je suis frappé de l'importance qui a été donnée dans ces dernières années par les historiens ou les sociologues à ce travail des enfants au XIX^e siècle. Non que je veuille le minimiser, mais je n'ai pas le sentiment qu'il ait fourni le modèle qui a servi à la formation de l'enfance dans les périodes qui ont suivi.

Mais on observe aujourd'hui, depuis cinq ou six ans, vis-à-vis de l'enfant comme vis-à-vis de la femme d'ailleurs, un phénomène assez curieux de nature idéologique : un transfert de toutes les attitudes vis-à-vis de l'ouvrier qui, à la fin du XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècle ont permis le classement des opinions.

C'est par rapport à l'ouvrier qu'on se définit ou qu'on se battait. Or, il y a aujourd'hui un transfert, pas toujours très visible, de l'ouvrier vers la femme et l'enfant. Au fond, la femme et l'enfant sont des exploités. L'ouvrier a été l'exploité, il l'est peut-être encore mais on y fait moins attention, et ce qui devient important, c'est l'exploitation de la femme et de l'enfant, non seulement aujourd'hui, mais dans les époques antérieures où la tendance de l'historien ou du sociologue est de constituer un corpus de tous les cas d'exploitation.

Je vous ai parlé de Lloyd de Mause. Mais il y a autre chose. J'ai participé moi-même à un film à l'Ecole Normale de Saint-Cloud, sur l'enfant au XIX^e siècle. Il y avait au départ une interview de Georges Snyders et de moi-même, et tout le reste avait été fait par une équipe habile de jeunes sociologues, avec une remarquable iconographie. Il m'a semblé, à la projection, que quelque chose ne correspondait pas à ce que je sentais, et c'était justement cette tendance à considérer l'enfant comme un exploité, alors que bien évidemment, dans ma conception de l'histoire de l'enfant, l'enfant était au contraire roi.

Je vous disais au début de mon exposé que la problématique était en train de changer. Je dois avoir l'honnêteté de vous le dire : je vous ai présenté une problématique vieillie — comme son auteur ! — où l'on considère que depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, il y a eu progrès constant du sentiment de l'enfance, puis du sentiment de l'adolescence. Alors que la problématique nouvelle, confuse parce qu'elle n'a pas encore trouvé ses moyens d'expression, part d'une hypothèse absolument contraire, à savoir que l'enfant a toujours été persécuté — la psychanalyse le montre — mais qu'au XIX^e siècle il y a eu péjoration.

L'évolution de ce sentiment de l'enfance n'est-il pas plus ou moins rapide selon les milieux sociaux ?

C'est absolument certain. Il est lié à l'évolution des milieux sociaux. A mon avis — et là aussi nous devons tenir

compte du changement de problématique — dans ma problématique, l'enfant-roi, l'enfant mis à part de la société, est un modèle noble, un modèle des classes supérieures de la société, un modèle bourgeois plus exactement. C'est d'ailleurs dans les classes bourgeoises que le malthusianisme démographique, le contrôle des naissances est apparu d'abord, et la scolarisation aussi. Puis il est descendu dans les classes populaires. Au XIX^e siècle les classes populaires, y compris ouvrières, pas seulement paysannes, peuvent être considérées comme des conservatoires de mœurs et de pratiques plus anciennes, en tenant compte de certaines transformations imposées par l'industrie, ou plutôt par l'urbanisation. Le modèle bourgeois a gagné et s'est étalé d'une manière générale dans la société française après la guerre de 1914. Dans un de mes livres (*Histoire des populations françaises*)* j'ai montré comment, dans la région parisienne, la démographie des quartiers bourgeois de l'Ouest et celle des quartiers ouvriers de l'Est différaient avant la guerre de 1914. On avait beaucoup plus d'enfants dans le milieu ouvrier et on y mourait plus que dans le milieu bourgeois, et au contraire, après la guerre de 1914, les courbes se rejoignent et la démographie est devenue la même. Dans les pays qui ont été touchés par le baby-boom entre 1930 et 1950, les catégories sociales les plus prolifiques n'ont été ni les grands bourgeois ni les classes populaires les plus basses, mais les classes moyennes. Il y a donc un lien entre modèle et catégorie sociale.

Dans ma problématique c'est un modèle qui descend. Les jeunes historiens et sociologues lui juxtaposent un autre modèle, populaire, de concubins féconds.

Histoire et psychologie

Tous les historiens ne tombent pas sous la même critique que moi. Certains historiens, que j'estime beaucoup, ont redonné tout récemment de l'importance aux classes d'âge, en particulier une historienne

* *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle*, Editions du Seuil, 1971.

américaine, Nathalie Davis, et qui met l'accent sur les classes d'âge dans la société française du XVI^e et du XVII^e siècle. Sans doute a-t-elle raison. Je crois qu'il y a plus de survivance des classes d'âge et qu'elles ont conservé plus longtemps que je ne l'ai dit un rôle dans la société. Mais l'enfant ou le jeune homme des classes d'âge ne correspondait pas du tout à la même notion que l'enfant ou le jeune homme du XIX^e siècle ou de la fin du XVIII^e, cet enfant et même ce jeune adolescent que, dans la mesure du possible, on met à part de la société pour le protéger ; quant à l'enfant qui n'est pas protégé et qui vit dans la société comme le petit mineur ou le petit filateur il devient une victime pitoyable, un objet de sollicitude (parfois tardive) des philanthropes.

Comment concilier le point de vue de l'historien et le point de vue du psychologue ?

C'est une question énorme. Je crois que le point de vue du psychologue est juste aujourd'hui, mais il n'est pas prouvé qu'il puisse s'adapter à n'importe quel moment de l'histoire de l'humanité. Je n'aime pas beaucoup parler de ce qui n'est pas de ma compétence, mais ce qui me frappe dans l'histoire de la psychologie en général, et de la psychanalyse en particulier, c'est que cette dernière naît dans des conditions historiques bien déterminées, dans la Vienne bourgeoise de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle et qu'elle naît en réponse à des questions ou même à des maladies mentales qui existaient dans cette société. Ce que je pense en tant qu'historien, c'est que ces névroses n'existaient pas dans les sociétés traditionnelles anciennes ; il y en avait d'autres, je ne veux pas avoir l'air de présenter ces sociétés comme des paradis.

En particulier toute la psychologie moderne est fondée sur les relations de l'enfant et de la mère ; ces relations ne s'expliquent, avec tout leur côté pathologique, que dans la mesure où le véritable couple du XIX^e siècle, dans ce type de famille, n'est pas le mari et la femme, mais la femme et l'enfant. Il y a longtemps qu'on a mis le mari dehors, comme Dieu.

Il est mort parce qu'il est dans sa profession. C'est le fameux graffito qu'on voyait en mai 1968 : le boulot et le dodo. Autour du dodo il y a le couple fondamental du XIX^e siècle et du début du XX^e qui est la mère et l'enfant. Je crois que la psychologie est née pour répondre aux problèmes posés par une transformation historique de la famille, et à la pathologie provoquée par cette transformation.

L'école contre l'enfant ?

Le travail des enfants, et tout ce qu'il a soulevé, n'est-il pas à l'origine de toute une littérature pleurnicheuse ? On a faussé un peu le problème dans la mesure où cela profitait surtout à l'école. Finalement, la suite, historiquement, du travail des enfants, n'est-ce pas l'école obligatoire ?

Vous voulez dire que l'enfant au travail était un enfant qui n'allait pas à l'école ?

Oui, et le scandale qu'a soulevé un certain travail de l'enfant a conforté la position de l'école et a rendu l'école obligatoire. C'est-à-dire qu'il a surtout servi à l'école et pas à l'enfant. Il me semble que Marx n'était pas contre le travail des enfants en soi, mais contre une société qui les exploitait. L'école ne change rien à cette société, elle empêche qu'on s'attende sur les enfants à un certain niveau : au contraire on leur rend service. Freinet me semble, par exemple, être à l'origine d'une école différente de cette école devenue obligatoire.

L'école obligatoire est née moins d'une décision de l'Etat que d'une poussée irrésistible de l'opinion et des familles. Je ne vois pas la même opposition que vous entre l'école et l'enfant. Je ne pense pas qu'à chacune des étapes de l'histoire de l'école obligatoire on ait eu à envoyer les gendarmes pour pousser les enfants à aller à l'école. C'était déjà dans les mœurs.

Les classes ouvrières, artisanales et paysannes, étaient une sorte de conservatoire des mœurs populaires. En leur sein il y avait une résistance aussi à une cer-

taine situation, il y avait une volonté d'évolution. La question est un peu : comment les minorités, qui veulent autre chose, historiquement jouent un rôle ? Freinet, par exemple, est minoritaire. Dans un livre qui vient de paraître, Foucambert explique que l'apprentissage est ce qui compte dans l'éducation. Mais il ne parle pas du tout, par exemple, du temps d'occupation des enfants, qui est une part importante du temps de l'école. On occupe les enfants à l'école plus qu'on ne les enseigne, qu'on ne les aide. Ce temps d'occupation me semble être ce que vous décrivez comme le temps de dressage, non pas physique, mais moral, intellectuel.

Oui, surtout moral et social. Je suis frappé dans ce que vous dites par deux choses. La première, c'est le rôle de l'école dans cette vision moderniste de la société. Je pensais en vous écoutant au fait que, entre 1848 et 1870, l'ouvrier évolué était contre l'apprentissage parce qu'il y voyait un moyen de retirer le jeune ouvrier de la promotion culturelle globale de la société, qui se faisait, croyait-il — comme tout le monde à l'époque — par l'école. Dans la société tout entière, mettons dans une communauté paysanne, rurale, la minorité dont vous parlez c'était généralement une minorité qui avait un peu d'argent, c'était rarement l'ouvrier agricole. Une société rurale du XIX^e siècle était assez hiérarchisée ; ceux qu'on appelait dans l'ancienne France les « laboureurs » n'avaient pas nécessairement, comme on dit aujourd'hui, « de l'argent », mais ils avaient des moyens de vivre, une propriété ou des instruments de travail. Cette espèce de petite bourgeoisie paysanne a certainement joué un rôle décisif. C'est par son intermédiaire que s'est déclenché un système de promotion sociale à deux niveaux, le fils du paysan devenant instituteur, facteur ou cheminot, et le fils de l'instituteur, du facteur ou du cheminot devenant parfois professeur ! Et ceci par l'école. L'élément capital dans cette promotion sociale du XIX^e siècle a été l'instituteur, qui faisait la sélection. C'est lui qui disait : « Il faut pousser cet enfant-là ! »

L'école a joué un rôle absolument capital. Mais je ne vois pas en quoi on peut

l'opposer à l'enfant. On peut l'opposer à un modèle de l'enfant qui est en train de se constituer aujourd'hui et qui se constitue contre l'école. Là on a le droit de dire : l'école est contre l'enfant. D'ailleurs ce modèle absolument contemporain rejoint un modèle archaïque qui correspond au temps de l'apprentissage. Je pense à Ivan Illich et à sa réaction contre l'école, réaction très futuriste et en même temps archaïque.

Mais dans le modèle historique où je me suis placé, qui n'est pas un modèle idéologique, où j'essaie de reconstituer ce qui s'est passé, je pense que notre société actuelle et le rôle que l'enfant y a occupé jusqu'à ces derniers temps, sont déterminés par l'école. Je ne veux pas séparer l'école de l'enfant et des progrès du sentiment de l'enfance tels qu'ils apparaissent dans la littérature, l'art, et dans les mœurs du XIX^e siècle. Ce qui ne veut pas dire que je donne à l'école un rôle idéologique. Je dis : voilà comment les choses se sont passées. Mais je ne dis pas que ce soit bien. D'ailleurs il est très probable que les malaises que nous percevons actuellement dans la société, particulièrement dans la jeunesse, sont dus au fait que cette scolarisation a dépassé le seuil tolérable.

La civilisation de l'écriture

Vous avez souligné tout au début la dualité de la transmission et la société que cela entraînait, selon que la priorité était donnée à l'oral ou à l'écrit. Cela rejoint



A. Cullum : Moka, Mollie, Max et moi, dessins de H. Galeron, Harlin Quist.

un peu la question qui vient d'être abordée. On peut être intéressé par un éventuel renouveau de l'oralité, mais cela semble difficile dans notre civilisation et dans notre culture, fondées sur l'écrit. On voit mal comment le faire sans que ce soit une résurgence archaïque et non pas une manifestation futuriste.

Je suis tout à fait de votre avis en ce sens que l'école, et les progrès de l'école dont nous parlions à l'instant ont été certainement les moyens des progrès de l'écriture. Il y a deux éléments qui sont probablement en corrélation : l'école et la grande ville. Je ne suis pas là pour vous donner des recettes. Je constate qu'il y a dans notre société actuelle un étouffement complet de l'oralité.

Vous connaissez sans doute les idées du Canadien MacLuhan. En Amérique du Nord la destruction de l'oralité va encore plus loin ; elle a quelque chose de complet, de définitif, plus encore que chez nous. Il a dit que la télévision, les médias pourraient reconstituer les conditions de l'ancienne oralité. Je ne le pense pas. Car la civilisation de l'écriture, ce n'est pas seulement l'écriture.

Il est bien certain que ni les médias ni les bandes dessinées ne représentent l'oralité. Nous pouvons même dire que nous arrivons dans une société de civilisation écrite où les gens ne sauront peut-être plus écrire, mais elle restera toujours une société de l'écrit parce que dominée par des techniques d'organisation qui sont fixées et imposées par des gens de l'écriture.

Je me rappelle avoir acheté il n'y a pas très longtemps, aux Etats-Unis, un bracelet de nylon pour ma montre. Cela coûtait \$ 1.50 et j'ai décidé d'en acheter trois : 3 fois \$ 1.50. La machine à calculer était détraquée. Comment faire ? La vendeuse a écrit trois fois 1.50 et elle a fait l'addition, non sans peine. Autrement dit, elle ne savait pas faire une multiplication par 3. Mais elle savait se servir d'une machine électronique. C'est ça, la nouvelle civilisation de l'écriture !

P. A.

à Clamart

(suite de la p. 12)

L'enfant qui, jusque-là, les refusait tous, accepte qu'on lui en présente et finit par en emprunter. On note que des enfants de 10 à 14 ans, qui sont passés à côté des albums quand ils étaient petits, les découvrent souvent d'abord en film, soit avec le même plaisir (donnant une impression de rattrapage), soit, déjà, avec un regard d'adulte. La satisfaction trouvée dans un film entraîne une demande d'autres films ; la satisfaction trouvée dans une histoire entraîne une demande d'autres histoires ; la satisfaction trouvée dans un livre entraîne une demande d'autres livres.

Un des producteurs de films tirés de livres d'enfants les plus importants est la maison américaine Weston Woods. Malheureusement la plupart de ses films ne sont pas encore traduits, encore qu'un projet de traduction soit en cours, de même que pour les films publiés par la firme danoise Ibis. Comme pour la collection de livres étrangers, leur qualité rend intéressante leur utilisation avec les enfants, et c'est l'occasion d'un test qui peut intéresser les éditeurs. Ainsi, *Where the wild things are* (Max et les maximons-tres) touche même les grands et les durs. La qualité graphique de *Karoline ente* retient l'attention des grands comme celle des adultes, alors que les petits sont captivés par l'histoire ; *Georgie* plaira à tous aussi à cause de l'humour du fantôme qui erre en quête d'un abri. On a beaucoup utilisé comme films-amorces, *Salt* avec les grands, *Millions of cats*, *Andy and the lion*, les films danois tirés d'Andersen (*Le sapin* et *Le petit soldat de plomb*), *Stone soup* (*Drôle de soupe*) et les *Five Chinese brothers* (*Les cinq frères chinois*) avec tous. Nous n'avons pas encore mis à la disposition des enfants un fichier de films. Ils sont donc, en attendant, dans la même situation par rapport aux films que par rapport aux histoires : ils dépendent de l'initiative de l'adulte qui connaît ou non l'histoire.

Les diapositives documentaires mises au prêt continuent à poser le problème du gadget, les enfants semblant plus intéressés par le maniement de la visionneuse que capables d'identifier l'ordre d'une image dans la série pour se reporter à une légende numérotée sur une notice à part. Il y a sans doute une prospection à faire, mais beaucoup des séries de diapositives documentaires que nous avions (A. Colin surtout) sont faites en réalité pour des enseignants et seuls les plus âgés et les plus mûrs des